

3 septembre > ROMAN France

La conscience du monde

Yannick Haenel



CHATERINE HELLÉ/GALLIMARD

Après *Cercle*, Yannick Haenel mélange les formes pour restituer le destin de Jan Karski, messager de la Résistance polonaise lors de la Seconde Guerre.

Avec *Cercle* (Gallimard, 2007, repris en Folio), récompensé par les prix Décembre et Roger-Nimier, Yannick Haenel signait un roman ambitieux et réussi. Une fresque expérimentale suivant les pas d'un narrateur qui décide de « reprendre vie », se met à errer dans Paris avant de traverser l'Europe de l'Est.

L'actuel pensionnaire de la villa Médicis, qui continue de coanimer la revue *Ligne de risque* avec François Meyronnis – les comparses ont fait paraître cette année un essai dans la collection « L'infini », *Prélude à la délivrance* –, revient avec un texte saisissant qui fait appel au

document et à la fiction tout en le séparant volontairement.

Jan Karski, le nouveau « roman » d'Haenel, raconte le destin de Jan Karski en trois temps. Dans une note, l'auteur des *Petits soldats* (La Table ronde, 1996, repris en « Petite vermillon ») explique que les paroles prononcées par Karski

A Jan Karski, Haenel fait dire : « Il n'y a pas eu de vainqueurs en 1945, il n'y a eu que des complices et des menteurs »...

dans le chapitre premier viennent de son entretien avec Claude Lanzmann dans *Shoah*. Que le chapitre 2 est un résumé du livre qu'il publia en 1944, et le chapitre 3 une fiction s'appuyant sur certains éléments de sa vie avec des scènes, des phrases et des pensées relevant de l'invention.

Lorsqu'on le découvre face à Lanzmann, Jan Karski est un ancien courrier du gouvernement polonais devenu professeur de relations internationales à l'université de Georgetown puis à Columbia. En 1942, à 28 ans, Karski apprend le

projet d'Hitler d'exterminer le peuple juif tout entier. Avertis de son départ prochain à Londres auprès du gouvernement polonais en exil, les deux leaders juifs du ghetto de Varsovie lui demandèrent de témoigner, de prévenir les Alliés afin qu'ils empêchent Hitler de continuer son génocide.

Avant de partir, il entrera deux fois dans le ghetto, y découvrira un « enfer ». « *Ce n'était pas un monde. Ce n'était pas l'humanité* », expliquera-t-il dans *Shoah*. Né à Lodz en 1914, brillant étudiant qui parlait plusieurs langues, Jan Karski plongea dans la tourmente dès 1939, affecté comme sous-lieutenant dans la cavalerie. Celui qui eut la chance « *du trompe-la-mort* » vit la Pologne écrasée. Il fut prisonnier de l'Armée rouge, placé dans un camp où il comprit que « *le mal est sans raison* ».

Karski connut Varsovie aux mains des nazis. Avec de faux papiers au nom de Witold Kucharski, il fut tour à tour enrôlé dans la Résistance, emprisonné par les Slovaques, torturé par la Gestapo. Après un passage à Londres, il gagna les Etats-Unis pour la première fois en 1943, y rencontrera F. D. Roosevelt à la Maison-Blanche. Un an plus tard, il publiera un témoignage, *Story of a Secret State*, quatre cents pages écrites debout, avec l'intention de changer le cours de choses.

A cet homme-là, Haenel fait dire : « *Il n'y a pas eu de vainqueurs en 1945, il n'y a eu que des complices et des menteurs* »... Poignant et passionnant tant par son fond que par sa forme, *Jan Karski* n'est pas une biographie romancée. Plutôt le portrait incroyable d'un messager devenu témoin. D'un Juste qui désespéra de n'être pas parvenu à alerter la conscience du monde.

ALEXANDRE FILLON



Yannick Haenel

Jan Karski

GALLIMARD, « L'INFINI »

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-07-012311-7

SORTIE : 3 SEPTEMBRE

Le fil du rasoir

Sur un sujet sensible, **Antoine Audouard** a réussi un roman subtil, qui échappe à tout manichéisme.

L'Arabe ne l'est même pas. Il est kabyle, donc berbère, et les Arabes, justement, ne sont pas précisément les amis de son peuple et ce, depuis des générations. Les flics ne sont pas tous des salauds racistes. Estevan, par exemple, ce grand type maigre qui fait son boulot avec un sérieux exemplaire, et passe son temps à remettre en liberté l'Arabe, chaque fois que, malgré lui, il est impliqué dans une embrouille.

D'abord, il y a son frère, mouillé dans un réseau terroriste, mais le cadet n'a nul contact avec l'ainé depuis longtemps, et ne partage aucune de ses convictions. Puis il y a Noémie Salabert, assassinée par son mari, Robert, lequel a avoué les faits. Mais l'Arabe n'aurait-il pas été son complice ? C'est louche. Depuis qu'il est arrivé au village, les problèmes s'accumulent. Enfin, il y a l'immonde Mamine, une vieille infirme obèse abominablement raciste, qui prétend qu'il l'a agressée et a tenté de la violer !

Tout ça fait beaucoup. Les esprits s'échauffent. On est dans le Sud, pas loin du Delta du fleuve et de la grande ville, terres d'élection d'un certain parti d'extrême droite qui a fait du racisme et de la haine de l'autre son fonds de commerce. Ça a marché un temps. Mais même les gens simples, comme Juste, le retraité qui loue à l'Arabe la cave où il campe, ou ses patrons, Roland (un autre infirme) et Bernard, n'ont rien à lui reprocher. Sinon d'être mystérieux, taiseux, agaçant à force de sembler se soumettre. Jamais un mouvement de révolte, jamais un mot plus haut que l'au-

tre. Très peu de mots, d'ailleurs. Même avec l'Indienne, la Sauvage, qui bosse avec les hommes sur leur chantier de terrassement, et à qui l'Arabe, en une seule brève étreinte, aura quand même réussi à faire un enfant, Hicham. Pour eux, l'Arabe est un brave type sans histoire, qu'ils seraient prêts à adopter. Ce qui n'est pas le cas de la vieille Salabert, ni de son abruti de petit-fils, David. Victime de ses mauvaises fréquentations, il voudra jouer les justiciers avec ses petits copains fachos, mais l'affaire se retournera contre lui.

Fondé sur des problèmes de société, en particulier dans ce Midi où il est situé, le roman d'Antoine Audouard évolue sans arrêt sur le fil du rasoir. Il pourrait tomber aisément dans le manichéisme, ou dans le béni oui-ouisme humanitaire, la bonne conscience et le politiquement correct. Rien de tout cela. Antoine Audouard est trop subtil, trop intelligent pour briser son roman sur de tels écueils. *L'Arabe* est donc un autre livre sensible à ajouter à la bibliographie d'un auteur qui ne l'est pas moins. En revanche, on n'est pas certain d'adhérer à son parti pris d'écriture en style pseudo-parlé. Le texte y perd en fluidité. Cela mis à part, *L'Arabe* est un roman dense et maîtrisé, sans doute l'un des événements de la rentrée littéraire.

JEAN-CLAUDE PERRIER



Antoine Audouard

L'Arabe

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 264 P.

ISBN : 978-2-87929-684-5

SORTIE : 20 AOÛT



Antoine Audouard

L'homme dégrisé

Après trente-trois ans de vie commune, Myléna dit qu'elle en a assez. Assez d'avoir un mari soûl.

Déchiré, honteux – donnant raison à celle qu'il aime –, le narrateur part tôt matin, s'enivre, se perd dans la mer. Il veut mourir. Le courant le ramène à terre : la baigne, déjà évoquée par **Eric Holder** dans un roman de 2007. Nu comme au premier jour, l'homme décide de commencer une nouvelle vie.

Installé à deux pas de sa maison et de Myléna, notre ami travaille dans une scierie puis aux piquets de vigne sous les ordres d'un tyran-

neau. Il observe la vie de Myléna qu'il revoit de temps à autre. Il s'efforce également de retisser des liens avec ses enfants devenus vieux et partis au loin. Il poursuit son travail malgré la dureté. Il découvre le monde



DIDIER GALLARD/LE SEUIL

Eric Holder

des petits patrons, artisans et paysans, qui, eux aussi, ne vont pas fort dans une vie sans perspectives. Avec une délicatesse amusée, usant mieux que jamais de l'ellipse, Eric Holder témoigne des douces ruses et des beautés de l'amour. Il donne aussi une belle évocation du petit monde des Landes, entre le bistro, les boulots et la scierie, où son goût des répliques et des tournures savoureuses fait merveille. On appréciera enfin la pudeur et la subtilité dans l'expression de sentiments d'habitude bien peu romanesques : l'amour de sa femme et de ses enfants.

JEAN-MAURICE DE MONTREMY



Eric Holder

Bella ciao

LE SEUIL

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 156 P.

ISBN : 978-2-02-097535-3

SORTIE : 20 AOÛT

PRÉCISIONS

Le tirage du roman de Véronique Ovaldé, *Ce que je sais de Vera Candida*, à paraître aux éditions de l'Olivier le 20 août (LH 779 du 29.05.2009, p. 27), est de 25 000 exemplaire et non de 5 000 comme cela nous l'avait été initialement annoncer. Il en est de même pour celui de Pavel Hak, *Warax*, à paraître au Seuil, « Fiction & Cie », le 20 août (LH 780 du 5.6.2009, p. 31), qui est en réalité de 5 500 exemplaires et non de 550.

26 août > RÉCIT France

Vincent, Françoise, Dominique et les autres

Ravalec revisite l'un de ses livres cultes, et lui ajoute une suite inattendue.

Après ses débuts en fanfare en 1992 avec *Un pur moment de rock'n'roll*, publié au Dilettante, Vincent Ravalec était devenu ce que Françoise Verny, son éditrice un peu plus tard chez Flammarion, avait baptisé, avec son sens du mot exactement vachard, « un Petit Quelqu'un ». L'écrivain débutant, sympa, avait su toucher les gens de sa génération et quelques autres, se tailler une réputation flatteuse, et prendre sa place sans problème dans le petit cirque littéraire. Avec un mélange d'humour décalé et de fraîcheur, il avait raconté sa success story dans *L'auteur* (au Dilettante encore, en 1995), un petit bouquin désopilant. On n'est pas près d'oublier son récit du Salon du livre de Coudekerque-Branches, ni son périple pour parvenir au Salon de la nouvelle de Saint-Quentin, mais pas en Yvelynes.

Depuis, Ravalec a changé de voie, de style, de ton, de vie. Il a beaucoup publié, dans tous

les genres connus et même dans quelques autres, au risque de perdre son lecteur avec ses « *machins bizarres* », comme dit, non sans justesse, Dominique Gaultier, le patron du Dilettante, qui tente aujourd'hui de faire revenir son auteur à ses fondamentaux, au rock'n'roll. Et    *L'auteur*, qu'il l'a invité à revisiter et à poursuivre.

Se relisant, le Ravalec mature s'étonne de l'insolence de sa jeunesse, de son écriture débridée, voire familière, qu'il juge de façon presque sévère. Sur le milieu médiatico-littéraire, petite république bananière, il porte naturellement un regard moins naïf qu'à ses débuts. Pas aigri, dieu merci. Mais lucide. Celui du type qui est passé à autre chose, a pris du champ et vit maintenant dans son monde à lui, tentant de faire une œuvre, même si de l'extérieur on n'en distingue pas bien les contours. Lui explique patiemment que tout ça obéit à une logique géométrique, non euclidienne bien sûr.

Mais il est all   au-delà, ajoutant à son texte premier une longue suite, une nouvelle plus

que bizarre. Où l'on voit l'auteur retrouvant par hasard l'une de ses cons  eurs de Coudekerque-Branches, laquelle l'entraîne au sein d'une espèce de secte d'illuminés de la plume. Déguisés comme les francs-maçons, ceux-ci, sous la houlette d'un mystérieux Frère Gris, mijotent un grand happening visant à dénoncer la menace que l'*ibouque* fait peser sur le livre traditionnel. Le thème est d'actualité, le propos intéressant. La forme, elle, laisse sceptique. On savait Ravalec friand de paranormal, le voici qui tombe dans l'abracadabrantique, où l'on peine un peu à le suivre. Mais ça fait s  cr  ment plaisir de réentendre sa petite musique. « *C'est comme dans un vieux rock'n'roll.* »

J.-C. P.



Vincent Ravalec

Le retour de l'auteur

LE DILETTANTE

TIRAGE : 2 200 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-84263-179-6

SORTIE : 26 AOÛT

3 septembre > ROMAN France

Les amants inachevés

Dans son deuxième roman, **Noëlle Revaz** ourdit d'une main sûre et cruelle une histoire d'amour où les protagonistes n'arrivent jamais à se rencontrer ni à se quitter non plus.

L'amour est un accident. On rencontre quelqu'un comme ça. On se revoit une fois, voire deux. Une passade, se dit-on... mais qui ne passe pas. L'autre est reparti et l'on est encore accro  h  . *Efina* est une histoire d'amour tout ce qu'il y a de plus banal.    savoir, une histoire qui raconte les vertiges et les mensonges, la vérité et les faux-semblants. L'amour : le lieu idéal de la fiction, puisqu'elle n'est au fond qu'affaire de mots, lesquels à la fois trahissent et tissent le sentiment. Une femme aime un homme qui ne l'aime pas, ou c'est une femme qui croit aimer un homme qui l'aime vraiment. Dans ce deuxième roman, Noëlle Revaz confond ses protagonistes et avec eux le lecteur, et fait tourbillonner à travers un échange de lettres pervers l'interrogation d'un amour suspendu.

T, comédien, avait tout pour plaire à Efina qui adore le théâtre. Lorsqu'il monte sur les planches, T a un charisme formidable, lorsqu'il en redescend, l'aura persiste et sa s  -



Noëlle Revaz

duction n'a de cesse de se déployer, T aime et aimera toujours plaire, surtout aux jeunes femmes. Quand ils se sont rencontrés, Efina avait été plus jeune que T, aujourd'hui elle l'est moins mais le sera toujours plus que T qu'elle revoit

par hasard dans une pièce. T est sur le déclin – d  cati, bedonnant, cheveux gris et gras. Efina a eu un enfant et possède un chien. T a accumulé les unions et squatte chez les ex-amies ou dort à l'hôtel, lorsqu'il se fait virer du foyer. Efina rencontre des hommes parfois plus jeunes et se marie avec Ra  l, le type parfait. Mais Efina et T continuent à s'écrire, à s'épier, à entretenir une relation qui laisse un sempiternel goût d'inachevé. L'élégance de la plume masque l'irritation sinon la dureté. Noëlle Revaz sait sonder l'eau trouble de ses personnages. Efina est une Emma Bovary consciente de son bovarysme. Quant    T, c'est un don Juan qui s'ennuie également et sait en son for intérieur qu'il n'adore pas tant les femmes qu'il déteste les hommes, les jeunes gens, ses concurrents : « *Les hommes qui n'ont pas de points de barbe bleus et non poivre et sel. Qui ont la chemise entrouverte sur une peau qui n'est pas rubiconde [...]. Qui n'ont pas de front supra-intelligent à force de voir s'éloigner le rivage.* » Le moteur de cette relation n'était en fait pas tant le désir que l'insatisfaction. Vis-à-vis de soi-même. Mais le temps sait consoler qui fait sécher les fleurs sur les tombes du réel.

SEAN JAMES ROSE



Noëlle Revaz

Efina

GALLIMARD

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 14,90 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-07-012643-9

SORTIE : 3 SEPTEMBRE

Pavane pour une pianiste défunte

Anna Song est morte. Tous s'interrogent à propos de cette pianiste vietnamienne qui vécut loin du monde, plus géniale que Glenn Gould. L'enquête tourne autour de son producteur et mari. Où l'on retrouve l'amour fou et le Vietnam chers à Minh Tran Huy.

Le deuxième roman de Minh Tran Huy (née en 1979) – déjà remarquée pour *La princesse et le pêcheur* (Actes Sud, 2007) – s'inspire de l'affaire Joyce Hatto qui défraya la chronique en 2007. Cette mystérieuse pianiste britannique, âgée de soixante-dix ans, malade d'un cancer, retirée depuis des années, avait enregistré plus d'une centaine de CD posthumes couvrant tout le répertoire du piano.



Minh Tran Huy

Internet fut beaucoup pour le soudain engouement des mélomanes devant ces interprétations de génie et ce don de s'adapter à tous les styles. La rumeur se fondait sur des articles et commentaires d'éminentes personnalités de la critique et de la musicologie... jusqu'à ce qu'un décryptage électronique montre que les cent CD n'étaient qu'une dizaine de grands interprètes, habilement retravaillés. Quant aux références critiques du Web, on s'aperçut un peu tard qu'il s'agissait essentiellement de faux, les signataires étant morts au moment où furent mis en ligne leurs prétendus articles.

Tel est, chez Minh Tran Huy, le destin des mystérieux enregistrements d'Anna Song, une belle virtuose d'origine vietnamienne. Très tôt atteinte d'une maladie des articulations de la main, celle-ci dut quitter la scène. Après un long silence, elle réapparait avec de magnifiques enregistrements produits par son mari, Paul, dans une propriété proche de Paris. Atteinte d'un cancer, Anna Song a dominé sa maladie des mains. Mais le temps est compté. Jusqu'à son dernier souffle, elle enregistre, chef-d'œuvre après chef-d'œuvre...

La narration de *La double vie* est confiée à Paul, le mari d'Anna Song, amoureux de celle qu'il connut tout enfant, lorsqu'ils étaient voisins en Normandie. Paul fait revivre leurs souvenirs communs et les souffrances d'Anna, partie étudier aux États-Unis puis chassée de la musique par sa maladie. C'est cet amour qui poussa Paul, devenu producteur de musique, à recueillir Anna dans la mystérieuse propriété. Surmontant son blocage psychique et articulaire, luttant contre la mort, elle y réalise – coupée du monde – ses sublimes enregistrements.

Une suite de coupures de presse rythme le récit de Paul. Au début, ce sont des entretiens avec Anna, des portraits, des louanges puis viennent les questions, puis les masques tombent : la supercherie de Paul et les enregistrements « fabriqués » sont découverts.

Entre-temps, toutefois, nous découvrons – grâce au récit de Paul – son amour fou, les souvenirs vietnamiens d'Anna, l'histoire du déracinement : le pays perdu, ses saveurs, ses couleurs et la lignée fantomatique des ancêtres. Là encore, le doute s'immisce. Non pas sur l'amour mais sur la présence d'Anna. Se trouvait-elle vraiment dans la propriété secrète et dans ce studio d'enregistrement merveilleux ?

L'enquête sur Anna Song permet à Minh Tran Huy – également journaliste – de s'interroger sur les emballages et fourvoies de l'information. Mais ce sont bien le Vietnam, la musique et l'amour désespéré des souvenirs, du passé perdu, qui se trouvent au cœur du roman. « *Nous étions tous deux à la recherche de quelque chose que nous ne retrouverions jamais* », écrit Paul.

J.-M. M.



Minh Tran Huy

La double vie d'Anna Song

ACTES SUD

TIRAGE : 17 000 EX.

PRIX : 18 EUROS / 192 P.

ISBN : 978-2-7427-8567-4

SORTIE : 19 AOÛT

La spéciale

Très jeune femme à l'inspiration tourmentée, Alma Brami, 24 ans, sait faire parler les fillettes douloureuses. Dans son premier roman, *Sans elle*, paru l'année dernière, sa jeune héroïne se retrouvait seule, après la mort de sa sœur, face à leur mère hébétée. *Ils l'ont laissée là* raconte Deborah à plusieurs âges de son enfance. Quand le roman commence, elle est adolescente et vient d'être « déposée » par sa famille dans une institution psychiatrique parce que « sa tête invente ». Là, elle chante pour couvrir les paroles de l'infirmière, compte dans sa tête, s'entraîne à chercher des mots qui commencent par la même lettre, décorique le mot « spéciale », entendu à son sujet dans la bouche des parents. « Avaler "spéciale", le digérer, se mouvoir, se mirer... Que ça devienne sa parure, ses diamants, une cape qui scintille, huit lettres qui l'habillent. »

Avec son rythme heurté, son phrasé en morceaux, la jeune romancière rend le sentiment d'enfermement intérieur, l'isolement, l'incompréhension des autres (les parents qui ne sont pas « capables d'entendre ses mots », le docteur Grain, l'infirmière Nicole, la sœur aînée Rose). Son écriture amplifie la voix de l'auto-exhortation, les mots qu'on garde en soi ou que l'on ne peut confier qu'à ce petit frère que les parents disent « imaginaire ». Elle ressasse ainsi le traumatisme originel, un viol, évoqué sans détails. L'agresseur est « l'individu » qui l'appelle « ma princesse », « ma poupée d'ange », le familier hébergé dans la maison avec sa jambe dans le plâtre. Il y a beaucoup de justesse d'observation (une formidable scène d'anniversaire d'enfants) et de violence contenue dans la façon qu'a la romancière de mettre face à face réel et hallucinations sans vraiment les dissocier pour être au cœur des peurs qui empêchent d'avancer.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL



Alma Brami



Alma Brami

Ils l'ont laissée là

MERCURE DE FRANCE

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 17,50 EUROS / 224 P.

ISBN : 978-2-7152-2932-7

SORTIE : 20 AOÛT

20 août > ROMAN France

Le cerveau



Laurent Quintreau

Un deuxième roman follement complexe où Quintreau poursuit son karma.

On se souvient de *Marge brute*, le premier roman de Laurent Quintreau paru chez Denoël, qui avait constitué l'un des événements de la rentrée 2006. Avec une insolence salubre, et sous une forme très inventive, l'auteur y traçait un portrait-charge du monde de l'entreprise, qu'il connaît bien pour le pratiquer tous les jours. De manière beaucoup plus ample et ambitieuse, plus loufoque aussi, *Mandalas* poursuit dans la même démarche et la même veine : montrer un certain nombre de travers et de délires du monde moderne. Quintreau, qui a pris son temps pour construire et figurer cette grosse machine romanesque, foisonnante et difficile à résumer, progresse sans aucun doute sur la voie de son propre karma d'écrivain.

Mandalas, dont le titre même indique la structure multiple et fragmentée, les très nombreux personnages et intrigues, commence dans un petit village du Sikkim, où se meurt Zangpö Rimpotché, un vieux lama tibétain futé revenu au bercail après avoir fait fortune en Californie. Il est le gourou de quatre disciples principaux, Laurent Valène, Christophe Marquiseaux, Valérie Foulerot-Altamont et Elisa Appenzell, des allumés, persuadés que le salut de l'humanité réside dans leur capacité d'influer sur notre cerveau, par différents moyens. La méditation, les psychotropes, des « *sculptures neuronales* » (ça, c'est le truc de Valérie). D'un autre côté, il y a aussi les antidépresseurs. Comme ce Laxam, présenté comme révolutionnaire par le puissant laboratoire Health & Drugs qui l'a conçu, et son « *directeur des stratégies* », Marc

Fulcanelli, chargé du lancement dans le monde entier du nouveau produit miracle, censé renvoyer le Prozac à l'âge de pierre. Fulcanelli, cadre supérieur qui néglige sa famille, sa femme, leurs deux enfants, Chloé la forte en thème assez imbuvable, et Thomas, le glandeur homo (ce qu'on apprendra en cours de route), et même Jean-Claude, leur brave vieux labrador. Thomas est tombé amoureux d'Abraham Vorsky, l'un des artistes-performeurs recrutés par Valérie pour jouer l'une de ses « *douze funny pieces* ».

Fulcanelli est le deuxième pilier du roman. Un jour, il est victime d'un accident de la route, et plonge dans le coma. Période durant laquelle son esprit va revisiter tout son passé, et expérience qui va, une fois revenu dans la « vraie vie », bouleverser totalement sa conception du monde. Le businessman impitoyable, le *money maker* à sang-froid s'est à son tour transformé en un allumé mystique convaincu qu'il existe, au-dessus de nous, une Présence bienveillante et bienfaisante. *Om...*

Tout cela s'imbrique et s'emmêle joyeusement, les personnages les plus antagonistes se rencontrent, les histoires improbables s'accumulent. Et Quintreau est le gourou talentueux de tout ce petit monde déboussolé.

J.-C. P.



Laurent Quintreau

Mandalas

DENOËL

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 400 P.

ISBN : 978-2-207-26148-4

SORTIE : 20 AOÛT

27 août > ROMAN Québec

Fumées sur le Michigan

« *A Bay City, mes cauchemars sont bleus et ma douleur pas encore de nom* », écrit Amy, se souvenant de ses angoisses et de l'ennui de son enfance dans ce coin du Michigan, sous le ciel rendu mauve par les usines. Un monde de maisons de tôle préfabriquées, vite posées, vite emménagées, que la jeune fille veut oublier en devenant pilote là-haut dans le ciel bleu, loin de la Terre. En fait, il y a chez Amy, comme dans sa famille, beaucoup de choses qui n'ont pas de nom et beaucoup d'histoires non dites, qu'il s'agisse du sexe, du destin de cette région jadis indienne ou de la trajectoire des membres de la famille, dont une partie vient d'Europe, rescapée de la Shoah. Cachée à Villers Bocage, la mère d'Amy porte un nom français qu'Amy finira par rejeter pour le nom juif d'origine. Hantée par des souvenirs reconstruits, Amy vit sous le choc du jour de juillet – celui de ses dix-huit ans – lorsque la maison de tôle prit feu et que la famille disparut dans cet autre four.

Depuis, passionnément liée à sa fille Heaven (Ciel), qu'elle pense avoir eue d'un Cherokee « native » – elle a eu tant d'amants... –, Amy cherche



Catherine Mavrikakis

à se nettoyer de l'Europe, et même du passé américain blanc. Mais on n'échappe pas si facilement au ciel mauve de Bay City, aux obsédantes fumées du cauchemar. Il y a peut-être même de l'ordure jusque dans le ciel indif-

férent et infini des hauteurs...

Née à Chicago en 1961 d'un père grec et d'une mère française, Catherine Mavrikakis, qui enseigne à l'université de Montréal, a déjà publié plusieurs livres au Québec. Elle impose ici un rapport au français et à l'Europe qui tranche par sa violence et ses ruptures avec la tradition de l'Ancien Monde et l'inscrit de manière novatrice dans une littérature américaine francophone.

J.-M. M.



Catherine Mavrikakis

Le ciel de Bay City

SABINE WESPIER

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 304 P.

ISBN : 978-2-84805-074-4

SORTIE : 26 AOÛT

27 août > ROMAN Allemagne-Japon

Tawada et l'esprit des mots

Japonaise d'expression allemande, comme Yoko Tawada, une jeune femme quitte Hambourg pour apprendre le français à Bordeaux. Dans ce voyage, chaque mot influence l'avenir.

La jeune Yuna étudie et travaille à Hambourg. Les premières pages nous la montrent dans la gare de Bordeaux Saint-Jean. Elle compte passer deux mois dans cette ville où le beau-frère (*Schwager*, en allemand) d'une amie lui prête sa maison. Ce vocabulaire allemand de la parenté amuse Yuna, lorsqu'elle le compare au japonais – beau-frère, sœur, demi-frère, ascendance paternelle, ascendance maternelle... Comme si les liens identitaires et affectifs formaient, selon le langage, des figures sans cesse recomposées.

Yuna ressemble à Yoko Tawada (née en 1960) dont on a notamment remarqué *Opium pour Ovide* (Verdier, 2002) et *Train de nuit avec suspects* (Verdier, 2005). Japonaise, elle s'exprime en allemand. Elle veut maintenant apprendre le français – une langue que Yuna voit et goûte, couleurs et parfums, comme elle fait de tous les mots et grammaires. C'est parfois un labyrinthe au sein duquel rôde une menace, ou parfois le pays d'Alice avec ses merveilles et quiproquos.

De Bordeaux, toutefois, il n'est pas vraiment question dans le roman, à l'exception de la piscine, rue Judaïque, où se dénoue le texte, lorsque Yuna s'y fait voler son dictionnaire allemand-français par une femme qui semble

être son double. Les lieux – comme la plupart des lieux dont parle Yuna – ne sont d'ailleurs pas véritablement décrits mais plutôt évoqués, au sens fort du mot : « faire apparaître ».

Chacun des brefs paragraphes du roman commence par un idéogramme, dont le lecteur occidental ignore la signification, faisant une expérience comparable à celle de Yuna qui compose la réalité visible et la réalité sonore en idéogrammes mentaux pour vivre dans un monde analogue au monde réel. Nous sommes bien à Hambourg, puis dans le train Hambourg-Bordeaux (savoureuse correspondance par Bruxelles) puis à Bordeaux. Mais nous sommes surtout dans les souvenirs, sensations et associations d'idées de Yuna, hantée par des angoisses qu'elle tait le plus souvent et par des réflexions sur ses proches qu'elle évite également de dire, se contentant d'une ou deux phrases à l'effet d'autant plus étrange.

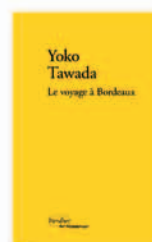
« Chaque mot, une fois écrit, influence l'avenir », pense Yuna lorsqu'elle voit la gare Saint-Jean. Auparavant, voulant réserver son billet, elle disait le nom de la ville à l'agent des chemins de fer hambourgeois. « Il avait tapé dans son ordinateur les lettres b-o-r-d-o. Aucun résultat, répondait invariablement l'ordinateur. Lorsque le jeune stagiaire l'avait priée d'épeler le nom de la localité, elle s'était penchée par-dessus le guichet et avait chuchoté comme si elle voulait lui révéler un secret de cœur : bé o erre dé a u i k s ; elle aimait bien ce nom, surtout lex à la fin. Peut-être aussi les trois lettres avant x, mais

elle n'en était pas encore consciente au moment où elle achetait le billet. »

Dans Bordeaux, il y a « eau » – l'eau et les rêves, et pas seulement la piscine Judaïque. « Je tombe trop facilement amoureuse à la piscine, et c'est trop fatigant d'être amoureuse. » Bordeaux, pour Yuna, c'est aussi *L'esprit des lois* de Montesquieu : la grammaire française serait-elle une loi ? Et l'on devine peu à peu les révoltes, les contraintes, la solitude et le deuil qui habitent cette Yuna curieuse de tout, imprévisible et insolite. Ses amies sont des femmes, plus âgées. Leurs corps marqués par les mystères de l'âge font naître chez Yuna une sympathie songeuse. Leurs hommes sont morts ou disparus. Mais les mots donnent aux absents un contour ; ils peuvent même dessiner des hommes qui n'existent pas ailleurs qu'en langage.

« Chaque mot est un instrument de musique », pense Yuna. Yoko Tawada en fait la preuve, soutenue par la traduction de Bernard Banoun. Ce texte prenant, très précisément agencé, d'une grande finesse harmonique et sensorielle confirme l'émergence d'une nouvelle Europe littéraire.

J.-M. M.



Yoko Tawada
Le voyage à Bordeaux
VERDIER
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR BERNARD BANOUN
TIRAGE : 2 000 EX.
PRIX : 15 EUROS ; 144 P.
ISBN : 978-2-86432-584-0
SORTIE : 27 AOÛT

1^{er} septembre > ROMAN Suisse

L'étudiant étranger

Le deuxième roman du Suisse Alain Claude Sulzer est un puzzle envoûtant.

Natif de Riehen, près de Bâle, où il réside, Alain Claude Sulzer fut découvert avec *Un garçon parfait*, premier de ses romans à être traduit en français. Avec maîtrise et style, Sulzer racontait là l'histoire d'Ernest, strict employé d'un palace succombant au charme du jeune Jacob. Lequel Jacob l'abandonnerait pour partir aux États-Unis dans les bagages d'un écrivain, Julius Klinger, rappelant fort Thomas Mann.

Paru au printemps 2008, le livre du Suisse allait peu à peu gagner des lecteurs. Défendu par la presse et les libraires, *Un garçon parfait* devait ensuite être soutenu par Frédéric Mitterrand qui contribuerait à lui faire obtenir le prix Médicis étranger.

On retrouvera intact le talent d'Alain Claude Sulzer dans *Leçons particulières* dont son editrice, Jacqueline Chambon, nous apprend qu'il s'agit du huitième opus de son auteur. Le prologue met en scène un journaliste qui n'a pas besoin, pour travailler, d'un équipement coûteux.

Correspondant à Los Angeles de diverses agences de presses européennes qu'il alimente « en ragots prévisibles de l'usine à rêve », notre homme s'est rendu à Seattle afin d'y rencontrer un dentiste, Leo Heger, dont le cabinet occupe la moitié du dix-neuvième étage d'un gratte-ciel de la ville.

La visite n'a aucun rapport avec les compétences professionnelles de Leo, elle concerne son passé. Voici ensuite que nous remontons le temps et faisons la connaissance de Martha Dubach. Elle a alors trente-six ans, est mariée à un

avocat et mère de deux enfants. Martha visite régulièrement son père devenu aphasique. Pour aider l'organisme d'assistance aux réfugiés, elle a accepté de donner des cours de langues.

Son premier élève sera ce Leo Heger qui a fui un pays d'Europe de l'Est, s'est posé à Vienne avant de trouver refuge en Suisse où il a été accueilli par un médecin et sa femme. Le jeune homme a vingt et un ans, il a commencé des études de médecine qu'il ne peut poursuivre. Alain Claude Sulzer donne également ici la parole au fils de Martha, Andreas, seize ans, élève moyen, rêveur et onaniste. Mais aussi à Olga, une veuve qui vit recluse avec son chien Mazko, dont on comprendra qu'elle est la grand-mère de Leo.

Comme dans *Un garçon parfait*, le romancier excelle ici à peindre les tourments intérieurs qui agitent ses personnages, tous impeccablement incarnés. Il y a au cœur de ces vibrantes et terribles *Leçons particulières* des secrets impossibles à dévoiler. Le livre refermé, ils hantent longtemps le lecteur.

AL. F.



Alain Claude Sulzer
Leçons particulières
ÉDITIONS JACQUELINE CHAMBON
TRADUIT DU L'ALLEMAND (SUISSE)
PAR JOHANNES HONIGMANN
TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 23 EUROS ; 396 P.
ISBN : 978-2-259-20134-6
SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE

20 août > PREMIER ROMAN Colombie

Le Rimbaud de Bogota

Un roman-fleuve hors normes d'Antonio Caballero, révélation d'un brillant écrivain.

Une fois lu *Un mal sans remède*, on comprend mieux pourquoi Antonio Caballero, l'auteur, a mis douze ans à l'écrire. Certes, Caballero est un homme occupé. Né en 1945 à Bogota, dessinateur satirique, journaliste cosmopolite, il a vécu dans de nombreux pays, travaillé pour de grands médias (*El País*, la BBC ou l'AFP), été, dans les années 1970, rédacteur en chef d'*Alternativa*, une revue de gauche, l'une des premières à s'opposer au régime corrompu et dictatorial de l'époque. Aujourd'hui, Caballero vit entre Bogota et Madrid.

Ce *Mal sans remède*, outre les maux nombreux et difficilement curables qui accablaient déjà la Colombie dans les années 1970-1980, c'est, rapporté au « héros » Ignacio Escobar, l'incommensurable ennui qui le ronge. Poète raté, Escobar est un bourgeois friqué imbuvable, qui vit aux crochets de son effroyable mère, passe sa journée au lit, et ne sort de chez lui que pour traîner dans des bars, ou jacasser à l'infini, picoler et se camérer avec des amis, dont certains peu recommandables. On se demande comment Fina, sa copine, peut supporter ce sinistre individu, de surcroît logorrhéique. D'ailleurs, un jour, après qu'il a refusé une fois de plus de lui faire un enfant, elle craque et le plaque.

Déboussolé, Escobar va chercher de la consolation auprès de ses proches, plus ou moins

en vain. Sa mère vit dans son temps à elle. Ses amis prennent fait et cause pour Fina. Seul Federico consent encore à écouter Escobar. Mais c'est pour mieux l'endoctriner, et le persuader de rejoindre le mouvement d'extrême gauche auquel lui-même appartient. Mollesse, désœuvrement, immaturité, Escobar finit par accepter, ignorant qu'il fait ainsi basculer son destin. Que la farce risque de tourner au tragique...

Caricature d'un personnage et satire d'un certain milieu, la bourgeoisie de Bogota, mais aussi constat amer que les « lendemains qui chantent » ne se gagnent pas « au bout du fusil », faille des idéologies et de leurs illusions lyriques, tout cela et d'autres choses encore nourrissent le roman de Caballero, porté par un style exubérant qui s'épanouit dans des scènes cocasses et des dialogues savoureux (un peu trop abondants toutefois). *Un mal sans remède* est un roman-fleuve, un roman-somme, presque le livre de toute une vie. La révélation d'un écrivain de talent.

J.-C. P.



Antonio Caballero
Un mal sans remède
BELFOND

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
(COLOMBIE) PAR JEAN-MARIE
SAINT-LU
PRIX : 23 EUROS ; 396 P.
TIRAGE : 12 000 EX.
ISBN : 978-2-7144-4483-7
SORTIE : 20 AOÛT

20 août > ROMAN Belgique

Navire de guerre

Roman inédit de Willem Elsschot, *Le bateau-citerne* parle des bienfaits de la guerre et du capitalisme.

Du Flamand Willem Elsschot (1882-1960), Le Castor astral a déjà publié quatre romans dont *Fromage* (en 2003) et *L'embrouille* (en 2006). Directeur d'une agence de publicité, poète, Elsschot a laissé une œuvre traduite en plus de vingt langues et souvent adaptée à l'écran.

Écrit à Anvers en 1941 et publié l'année suivante, *Le bateau-citerne* est un bref exemple de son talent de conteur. Jack Peteers, dit Jacky, le beau-frère du narrateur – lequel se prénomme quant à lui Frans – s'est offert une nouvelle huit cylindres dont il n'est pas peu fier et dans laquelle il promène volontiers qui veut bien l'accompagner sur les routes. A Bastogne, à l'autre extrémité du pays, la troupe choisit de faire halte pour se fournir en jambon. Tout n'est pas si rose, puisque sur Radio-Paris on peut entendre : « Nos troupes ont franchi la frontière. Des combats acharnés ont lieu. »

La guerre n'inquiète pourtant pas Jacky qui y voit même une bénédiction. A Frans, ce cour-

tier de navire raconte qu'outre son automobile de prestige il possède également un bateau-citerne de huit mille tonnes, le *Joséphine*, ancré en toute sécurité à Barcelone. Mr Peteers va ensuite expliquer à son beau-frère comment il est tombé un jour sur une petite annonce placée dans le *Journal de la Marine marchande*.

Petite annonce qui devait l'amener à faire affaire avec un certain Boorman, prétendant que les navires ce n'est pourtant vraiment pas son rayon, et à constater que le capitalisme a « quand même son bon côté, vrai ou pas vrai ? ». Satire rondement menée, *Le bateau-citerne* ne manque ni de sel ni d'humour noir.

AL. F.



Willem Elsschot
Le bateau-citerne
LE CASTOR ASTRAL

TRADUIT DU NÉERLANDAIS
(BELGIQUE) PAR MARNIX VINCENT
TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 13 EUROS ; 96 P.
ISBN : 978-2-85920-797-7
SORTIE : 20 AOÛT

24 juin > BD France Prends l'oseille et tire-toi

A chaque road-movie sa voiture. Pour *Topless*, les jeunes Arnaud Le Gouëfflec, au scénario, et Olivier Balez, au dessin, ont choisi une DS. Moelleux des sièges, souplesse de la suspension... Il fallait bien cette berline emblématique des années de Gaulle pour absorber les secousses du parcours chaotique de Martin et de Jeanne entre Paris et la côte bretonne.

Lui est pianiste dans un bar à strip-tease où elle est l'effeuilleuse vedette. Il aime fumer, se perdant dans la contemplation des volutes, et le jazz de Theolonious Monk. Elle préfère *Little things mean a lot* de Jayne Mansfield. Un air sur lequel elle va l'entraîner dans une voie dont il présente les aléas, mais qui présente l'avantage de l'éloigner de Monsieur Frogard, le patron du bar, aussi désagréable que louche.

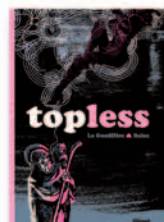
En lui « empruntant » sa DS, lestée de surcroît d'un magot mal acquis, Jeanne et Martin ne peuvent espé-



ARNAUD LE GOUËFFLEC, OLIVIER BALEZ/GLÉNAT

rer s'en tirer à bon compte. C'est une partie de l'enjeu de la course-poursuite mise en scène par les deux jeunes auteurs. Mais ceux-ci, relativement neufs dans la BD – avant que chacun n'en signe une chez KSTR, Arnaud Le Gouëfflec a écrit des polars et Olivier Balez a illustré pour la jeunesse –, séduisent surtout par leur capacité à installer un climat emprunt de mélancolie et de fatalisme. Ils produisent une tension poétique, un rythme, une scansion, une danse qui emporte les personnages. Jusqu'au point de fuite.

FABRICE PIAULT



Arnaud Le Gouëfflec,
Olivier Balez

Topless
GLÉNAT, « 1 000 FEUILLES »
TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 13,99 EUROS ; 72 P. COUL.
ISBN : 978-2-7234-6733-9
SORTIE : 24 JUIN